

## AMOUR

A. B. de la P. . . .

Était-ce sous la sombre véranda,  
Sur le balcon solitaire ? Qu'importe !  
Le serein tombe et le vent nous apporte  
Comme un parfum très doux de réséda.  
Au ciel déjà s'allument les étoiles.  
On n'entend plus de pas sur le chemin,  
Tout dort sauf la chute d'eau du moulin  
D'où montent des brumes comme des voiles.

Malgré le froid qui me pince la chair,  
J'ai dans la gorge une fièvre brûlante.  
C'est Elle, là, tout près de moi tremblante.  
A-t-elle froid ?—Oh ! combien, combien cher  
J'achèterais le courage de prendre,  
Comme un instinct vague me dit d'oser,  
Sa main d'enfant et d'y mettre un baiser  
Long, oh ! très long, très câlin et très tendre.

Le silence est de plus en plus profond ;  
Soudain je crois sentir qu'elle frissonne,  
J'enlace sa taille frêle et mignonne,  
Je lui cache dans mon sein tout le front ;  
Je la sens tout contre moi ramassée—  
J'ai peur encor, enfin ma lèvre prend  
Sur sa bouche un baiser—qu'elle me rend.  
Tous deux nous pleurons ; la crise est passée.

*G. Lano.*

## LA BANDE NOIRE



Il y a environ trente-cinq ans, une bande de brigands terrorisait le centre de la Belgique. Ses membres, comme on le sut plus tard, habitaient presque tous non loin de Charleroi ; quelques-uns, cependant, pour dérouter la justice, avaient élu domicile à une grande distance du théâtre de leurs exploits.

Mon intention n'est pas d'écrire l'histoire peu intéressante de ces voleurs et de ces assassins ; les uns ont porté leur tête sur l'échafaud, d'autres sont morts en prison ; aucun d'eux ne mérite la peine qu'on s'en occupe spécialement. C'étaient des malfaiteurs de bas étage, des êtres abrutis par l'abus des boissons alcooliques, des fainéants qui préféraient le vol et le meurtre au travail honnête, et, hélas ! aussi des victimes de l'atavisme, qui avaient hérité de leurs parents de fatales prédispositions. Je veux tout simplement raconter un épisode sanglant, profondément douloureux, qui se rattache à l'histoire de ces bandits, et en profiter pour donner un bon conseil à mes lecteurs.

La police et la gendarmerie faisaient d'actives recherches pour découvrir et arrêter les membres de la fameuse bande ; mais la population des campagnes, de peur de représailles, refusait de fournir aux agents de la loi les indications et les renseignements qu'on lui demandait, et se contentait de se barricader soigneusement chaque nuit. Ce qui fit faire aux gardiens de la paix pas mal de courses inutiles.

Un jour on apprit que "deux membres de la bande", deux Flamands, Cock et Goethaels, venaient d'être arrêtés.

C'étaient deux personnages peu intéressants ; ils travaillaient, depuis plusieurs années, dans les charbonnages du bassin de Charleroi, tantôt dans une fosse, tantôt dans une autre, faisant, tous les quinze jours, deux parts de leur paye : l'une pour leur logement, l'autre pour les débits de boisson. Souvent les malheureux buvaient à en perdre la raison, cuvant leur genièvre dans quelque fossé le long du grand chemin ou dans l'une ou l'autre grange hospitalière.

Une vieille femme avait été trouvée dans son lit, la gorge coupée ; ses meubles fracturés et vidés prouvaient clairement que le crime avait eu le vol pour mobile.

La rumeur publique accusa naturellement la Bande Noire.

Or, il se trouva que nos deux Flamands, qui n'avaient pas travaillé depuis trois semaines et qui s'étaient déclarés incapables de payer leurs dettes à leur maison de pension, avaient été rencontrés, le lendemain de l'assassinat, ivres-morts et, ajoutait-on, les poches pleines de pièces d'or. En tout cas, l'un d'eux avait fait changer un louis. Cela suffit pour les faire arrêter.

Leur procès fut court. L'opinion des jurés était toute faite, les accusés se défendirent mal, ne comprenant pas la moitié de ce qui se disait à leur propos. Condamnation à mort !

\* \*

La grand'place de la Ville-Haute regorgeait de curieux. Il y avait là non seulement une bonne partie de la population de Charleroi, mais des villes et des villages environnants des curieux de tout âge et de tout sexe étaient accourus pour voir les deux condamnés et assister à leur supplice.

—C'est toujours deux bandits de moins ! se disaient à l'oreille les petits rentiers qui ne dormaient plus que d'un œil depuis longtemps et les fermiers toujours effrayés à l'idée d'une visite de la terrible bande. Mais on n'osait trop montrer sa joie, par crainte des représailles.

Quant aux condamnés, ils montraient plus de courage qu'on n'en attendait d'eux et se contentaient de protester de leur innocence, à laquelle, malheureusement, personne — sauf leur confesseur — ne voulait croire.

Ils moururent comme des braves. Quand, au milieu d'un silence lugubre, la seconde tête roula dans le panier, un homme de grande taille, qui n'avait pas perdu un détail du terrible drame, dit à haute voix, comme se parlant à lui-même :

—C'est une mort très douce !...

\* \*

Quelques jours après, vers une heure de relevée, ce même homme se tenait sur cette même place de la ville-haute et offrait en vente quatre canards—les seuls qui lui restaient, disait-il—et il déclarait qu'il voulait les vendre à perte afin de pouvoir s'en aller plus vite.

De fait, le marché était fini depuis longtemps ; vendeurs comme acheteurs était loin. Lui seul restait là, le géant aux cheveux roux, avec ses paniers vides et l'étroite cage où sommeillaient les quatre victimes vouées au couteau du cuisinier.

Un homme passa. Il paraissait pressé. C'était mon ami M. F..., à cette époque commis chez l'avoué V. B. Il avait assisté à l'exécution des deux Flamands et il reconnut l'homme qui avait trouvé bien douce la mort des guillotins.

—Eh bien ! monsieur, lui demanda le marchand, voulez-vous acheter mes quatre canards ? J'ai hâte de m'en retourner chez moi ? Bon marché : cinq francs les quatre.

C'était bon marché, en effet, et pour revendre des canards à ce prix, on ne doit pas les payer cher.

F..., s'approcha, sous prétexte d'examiner les volatiles, regarda le marchand dans le blanc des yeux et fit mine de s'en aller en murmurant :

—Croyez-vous donc qu'un pauvre petit clerc d'avoué se promène avec cinq francs dans sa poche ?

—Ah ! fit l'homme, vous êtes clerc d'avoué ;

c'est du monde fin, ça... Combien donneriez-vous ?

F... compta son argent comme un homme qui n'en a guère à dépenser, et dit avec un soupir :

—Je ne pourrais vous donner que quarante sous... C'est trop peu, j'en conviens, mais je me passerai de vos canards.

—Non ! non, vous ne vous en passerez pas, reprit le marchand... Où demeurez-vous ? Je vous porterai les canards ; de cette manière, je connaîtrai votre demeure, car j'aurai besoin de vous voir un autre jour... pour un avis...

Tout cela parut très louche au futur homme de loi ; mais il ne dit rien, paya son acquisition et attendit les événements.

\* \*

Le lendemain, une femme, portant des vêtements assez riches mais de fort mauvais goût, sonnait à la porte de F...

Avant de faire cette démarche, elle s'était "donné du cœur" en buvant deux ou trois verres de genièvre.

F... la fit asseoir en face de lui, dans un petit parloir.

—Monsieur, dit-elle, je suis la femme de Leclercq ?...

—Leclercq ?... demanda F...

—Oui, le marchand qui vous a vendu des canards...

—Ah !

—Et je viens vous demander un avis.

—Je suis à vos ordres, madame.

—Vous savez, monsieur, qu'il y a dans le monde beaucoup de mauvaises langues et de jaloux...

—Ne m'en parlez pas !

—Il y en a qui disent que mon mari fait partie de la bande noire.

—Ce sont des monstres... Mais, dites-donc, la petite mère, j'ai l'habitude de prendre le matin, avant d'aller à mon bureau, un ou deux petits verres de genièvre. Vous ne refuserez pas de trinquer avec moi ?..

F... avait senti à quelle cliente il avait affaire et il se disait qu'il allait peut-être apprendre de fameux secrets.

Il sortit et revint bientôt avec une bouteille et deux verres.

La brave femme accepta de tout cœur et continua ses confidences : "Son mari payait bien tout le monde et il n'achetait qu'au comptant..."

Tout en faisant de petits signes approbateurs, F... songeait aux canards vendus à vil prix et... remplissait les verres.

Au quatrième coup, la visiteuse bredouillait. Alors, brusquement, F... lui demanda :

—Ces deux Flamands, qu'on a guillotins dernièrement, étaient-ils bien les auteurs du meurtre pour lequel ils ont été condamnés ?

La femme se leva, ivre, hallucinée, jetant autour d'elle des regards effarés...

—Non ! s'écria-t-elle, ces hommes n'étaient pas coupables ; mais ceux qui disent que mon mari a fait le coup sont d'infâmes menteurs...

\* \*

Deux jours après, Leclercq, le fameux marchand de poulets, le chef de la bande noire, l'auteur de nombreux vols à main armée et de plusieurs assassinats ou tentatives d'assassinats, était arrêté avec un grand nombre de ses complices.

Et sur cette même place où il avait trouvé bien douce la mort de deux innocents suppliciés pour un crime que lui-même avait commis, devant cette même foule peut être que son exclamation avait glacée d'effroi, il paya sa dette à la justice humaine.